

UCLA

Paroles gelées

Title

Le nationalisme de Barrès : Moi, la terre et les morts

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/8p45g78n>

Journal

Paroles gelées, 23(1)

ISSN

1094-7264

Author

Schenker, Maud Hilaire

Publication Date

2007

DOI

10.5070/PG7231003170

Peer reviewed

Le nationalisme de Barrès : Moi, la terre et les morts

Maud Hilaire Schenker, Université de Paris III

L'œuvre de Maurice Barrès, chef de file nationaliste, résonne comme un chant ininterrompu à la gloire de la Lorraine, reprenant l'hymne d'une tradition littéraire qui, apparue aux lendemains de la défaite de 1870, célèbre la grandeur et les vertus françaises de la chère province perdue. Pour électriser les foules, Barrès, le "littérateur du terroir" comme l'appellent ses adversaires, compose une ode élogieuse orchestrée par un culte de la terre et des morts où alternent air héroïque et contrepoint pathétique. Toutefois la Lorraine deviendra le leitmotiv de la variation barrésienne, la dernière chance de rassembler et de canaliser les énergies françaises à partir du moment où le nationalisme sera battu en politique intérieure. Croyant que "l'espoir d'une renaissance nationale puise ses forces en partie dans la résurrection de la grandeur nationale passée" (Lukacs 24), Barrès choisit pour protagoniste de son opus, Jeanne d'Arc, Napoléon, Boulanger et une foule d'anonymes. Chaque personnage est un masque, un autoportrait notifiant que l'œuvre est avant tout une peinture de l'âme de Barrès—Lorrain et Français—lui permettant de voguer entre mythe et histoire, la Lorraine et la France. Ces trois personnages, par leurs exploits, leur sainteté, leur combat et leur popularité, sont les figures de proue du nationalisme des années 1870, les héros tout désignés pour jouer le rôle de la France conquérante, tournée vers ses racines et apte à entendre l'appel patriotique. Leur mythologie va contribuer à l'unité nationale, au renouveau de la nation déchue. La nation idéale peuplée de héros, de doubles de l'auteur se trouve cristallisée dans la Lorraine, présentée comme un paradis terrestre à reconquérir, dont Jeanne d'Arc est la sainte patronne qui trône dans le nouveau panthéon érigé par les mots enflammés de Barrès même. Le mystère nationaliste opère, l'unité de la divine nation s'incarne dans une nouvelle trinité : Napoléon, Victor Hugo et Jeanne d'Arc. Assimilant la

symbolique chrétienne, le nationalisme y sourd comme une nouvelle religion honorant la déesse nation, sacralisant les héros et diabolisant l'ennemi. Hésitant cependant entre la Prairie et la Chapelle, l'idéologie barrésienne considère avant tout le catholicisme comme un trait éternel de la culture française. Tombeau à la gloire de personnages illustres, hymne officiel, pastorale aux accents élégiaques, air populaire lorrain, multiples sont les échos qui se démarquent de ce chant nationaliste de 1900. Cette œuvre figeant l'identité nationale, mosaïque d'individus, doubles du Moi qui s'unifient sous une même bannière, mythifie les événements réels pour dramatiser une allégorie de la France en lutte. Cette toile, atypique, égotiste et nationaliste, retentit comme une œuvre transnationale et internationale.

I. L'identité nationale, précipité de l'identité individuelle embellie

A. Le déclin de la France, moteur de la recherche identitaire

La recherche identitaire barrésienne naît d'une prise de conscience, la France de 1870 est malade, "décérébrée" et "émiettée" (Barrès, *Les Déracinés* 616). La perte de l'Alsace Lorraine n'est qu'un symptôme supplémentaire. Les causes sont identifiées, la trahison des "autres" et l'oubli par les nationaux de leurs origines et de leur tradition; le mal est, quant à lui, nommé, le déracinement, et le traitement est donné comme un retour aux sources. Barrès énumèrent ainsi les maux qui, selon lui, rongent la société et s'élèvent contre "l'étranger [qui], comme parasite, nous empoisonne" (*Scènes et doctrines du nationalisme* 386), contre la société d'argent et les "préfets, juges, trésoriers, officiers [qu'on a nommés] parce qu'ils ont l'argent qui corrompt" (386). Le thème de la décadence s'y conjugue avec la haine du présent, la nostalgie d'un âge d'or, l'éloge de l'immobilité ou de la perpétuation du passé illustre, l'apologie des sociétés élitaires, la nostalgie du sacré, la peur de la dégradation génétique, la censure des mœurs et l'anti-intellectualisme (Winock 104). Pour relever le pays, Barrès

propose ainsi de redonner la parole au petit peuple, à “ces populations qui gardent le sang de la nation” (*Scènes et doctrines du nationalisme* 108).

Il s’inspire paradoxalement des penseurs allemands et notamment des *Discours à la nation allemande* de Johann Gottlieb Fichte, attribuant la défaite de la Prusse en 1806 à la corruption et rappelant le devoir de transmission des vertus d’honneur et de résistance aux tyrans et à l’étranger:

Vos ancêtres mêlent leur voix à celle qui prononce ces discours et vous adjurent eux aussi. Pensez que, par ma bouche, ce sont aussi les voix de vos ancêtres les plus éloignés que vous entendez, ceux qui ont opposé leurs corps à la menace de la monarchie universelle imposée par Rome, et qui ont conquis au prix de leur indépendance des montagnes, des plaines et des fleuves dont, à votre époque, l’étranger a fait sa proie. Ils vous crient: “Soyez nos représentants, transmettez notre souvenir à la postérité, aussi rempli d’honneur et irréprochable qu’il était parvenu jusqu’à vous, et comme vous vous glorifiez de l’avoir reçu et d’être nos descendants” (273).

Devant les ambitions galopantes de Napoléon qui menacent l’indépendance des États allemands, Fichte se pose en effet en fervent défenseur du développement d’une conscience nationale allemande caractéristique reposant sur un protectionnisme culturel et une fermeture des frontières pour renforcer la cohésion du pays. Dans un contexte politique inverse, dans la mesure où il cherche à lutter contre l’invasion allemande, Barrès utilise les mêmes procédés rhétoriques pour faire de sa Lorraine natale, un “lieu de mémoire.” Les deux œuvres, qui se distinguent dans leur rapport au passé, se rejoignent somme toute dans leur volonté de ranimer la nation moribonde en forgeant une identité nationale. Pour Fichte, l’amélioration surgira d’une éducation commune à tous les Allemands sans distinction de

classe ou de sexe et pour Barrès, la rémission jaillira d'une connaissance de la culture et de la terre ancestrales. Il est ainsi intéressant de noter la récurrence de phénomènes identiques dans des nations dites "ennemies" qui, dans ce cadre précis, s'explique par la notoriété en France à la fin du dix-neuvième siècle des *Discours* de Fichte. Dès la fin du dix-huitième siècle, sous l'impulsion des Révolutions française et américaine, chaque nation va ainsi se faire l'imitateur et le concurrent de sa voisine dans sa quête à l'identité.

B. *L'unification de la France*

Aussi dès la fin du dix-huitième siècle, suivant l'entreprise des Frères Grimm, il se forme en Europe un vaste atelier transnational, visant à recueillir l'héritage des ancêtres et à en diffuser le culte (Thiesse 29). Les érudits collectent les chants, légendes, coutumes et superstitions, qui constituent l'âme du pays et inventent si nécessaire pour combler les pointillés générés par l'oubli. La nation est déjà posée comme "la possession en commun d'un riche legs de souvenirs" (Renan 54). En France, l'accent est placé sur l'histoire de la langue accordée à l'histoire de la nation et sur l'unification linguistique du pays ouvrant souvent sur un chauvinisme débordant. Un siècle plus tard, Barrès reprend le flambeau face au regain d'engouement pour les patois et le régionalisme. S'il professe alors un culte de la terre et des morts et chante les louanges de la Lorraine, il n'aspire nullement à la surexposition des petites patries mais à la guérison nationale. Le retour à la terre natale et la connaissance de la culture ancestrale sont ainsi prescrits pour redonner des repères à la jeunesse égarée, réitérant le modèle pernicieux de Rastignac. Barrès, le "littérateur du terroir," comme l'appellent ses adversaires, qui s'est ainsi pris d'amour pour sa Lorraine natale, éprouve le fort désir de faire corps avec sa patrie: "J'avais de la satiété; j'ai voulu conquérir ma patrie, m'assurer un tombeau, une concession à perpétuité dans le mot Lorraine où je veux incruster le mot "Barrès" (*Cahiers*_239). Les ouvrages de Barrès auront ainsi tous partie liée avec la Lorraine et la lutte

franco-allemande. Chez Barrès, le “prince de la jeunesse,” la terre est indissociable des morts, de la culture ancestrale dont elle est le vestige. A travers la théorie de la terre et des morts, les auteurs nationalistes et notamment Barrès, composent un mythe des origines et de la parenté commune soulignant l’unité de la nation, la continuité entre les générations, entre le passé et le présent comme le montrent notamment les nombreuses références aux aïeux. Ainsi, dans *L’Appel au Soldat*, Saint-Phlin et Sturel sont à la recherche de leurs racines, sous l’ascendance de Goethe, qui, lui-même sous l’influence de Du Bellay, affirme:

Heureux celui qui se souvient avec plaisir de ses pères; qui entretient avec joie l’étranger de leurs actions, de leur grandeur, et qui goûte une satisfaction secrète à se voir le dernier anneau d’une belle chaîne. Heureux celui-là, car une race n’enfante pas soudain le demi-dieu ni le monstre: c’est seulement une suite de méchants ou de bons qui produit à la fin l’horreur ou la joie du monde (889).

L’attachement extrême de Barrès aux cimetières, lieux du souvenir, lieux de communion avec les morts et avec le passé, est aussi à considérer comme un sentiment de fidélité aux ancêtres, à ce qu’ils ont transmis. Célébrant l’union des morts et des vivants enchaînés au même destin, il s’inscrit dans la lignée de Chateaubriand, la voix d’outre-tombe, et de Michelet, historien “qui vivait en s’abreuvant du sang des morts” (Bouillier 113). Cependant, l’unité nationale se révélera factice, tant le *nous* national se réduira à un ensemble de doubles du Moi.

C. La nation idéale, une projection du Moi embelli

A première lecture, le *nous* semble en effet englober tout le peuple français mais rapidement le lecteur prend conscience que le *nous* réfère à un groupe restreint. Le nationalisme se teinte d’aristocratie. Aussi dans *Le Roman de l’énergie nationale*, abrégé d’éducation réservé à la jeunesse bourgeoise,

le pronom personnel *nous* ne rassemble que la jeunesse française révoltée qui peut survivre dans le cloaque parisien, grâce à son origine bourgeoise. Il exclut volontairement les boursiers et les pauvres, condamnés par leur origine sociale à devenir des criminels. Du roman se dégage ainsi une leçon particulière en vertu de laquelle la moralité de l'individu dépend de l'argent dont il dispose, "le spirituel est conditionné par le matériel" (Bouillier 133). Echo d'un élitisme social et intellectuel, le nationalisme barrésien se fait donc le porte-parole d'une jeunesse bourgeoise, enracinée dans un ensemble de valeurs morales et nationales. Le *nous* national ne réfère ainsi qu'à des doubles de Barrès.

Chaque personnage élaboré à partir d'éléments autobiographiques est en effet l'immortalisation d'une part du Moi ou de l'anti-Moi. Ainsi, dans *Le Roman de l'énergie nationale* François Sturel partage avec son créateur le même tempérament, délicat et nerveux, la même fascination pour l'Orient incarné en Astiné Aravian, et le même parcours, il évoque "l'aventure" nationaliste, l'enthousiasme face au boulangisme naissant. Saint-Phlin, riche propriétaire enraciné dans sa terre natale, quant à lui, personnifie la théorie de la terre et des morts et Rœmerspacher, lui, représente l'esprit critique et la raison. Suret-Lefort pourrait incarner l'étudiant en droit opportuniste et ambitieux que le père de Barrès aurait aimé que son fils soit.

Déraciné, il est comme Renaudin, homme d'affaires sans scrupules, le reflet de l'anti-moi de l'auteur, de tout ce qu'il exècre, les parlementaires, la noblesse d'argent, etc. Tout tourne donc autour du moi, les paysages reflètent ses états d'âme, les personnages en sont des reproductions fragmentées et la nation est une projection de ses aspirations. Barrès érige ainsi un véritable culte égotiste visant à la préservation du Moi qui se pervertit, selon lui, au contact des autres considérés comme des barbares mais qui se régénère en puisant sa sève dans la terre ancestrale: "Ma tâche, puisque mon plaisir m'y engage, est de me conserver intact. Je m'en tiens à dégager mon moi des

alluvions qu'y rejette sans cesse le fleuve immonde des barbares" (*Sous l'œil des barbares* 164). Le culte du moi, lutte contre l'autre pour préserver son intégrité, son identité, peut être vu comme une synthèse de l'idéologie nationaliste barrésienne qui prône la seule existence de l'identité nationale au détriment de l'altérité. Cette théorie narcissique poussée à l'extrême, orientée vers le racisme, brutalise l'autre qui devient un véritable bouc émissaire. Barrès modèle ainsi un monde à son image dont il va s'attacher à remodeler l'histoire pour qu'elle se confonde avec celle du Moi et à réécrire la marche du monde pour mythifier et dramatiser sa vision de l'Histoire.

II. La Réinvention de l'Histoire nationale

A l'aube du dix-neuvième siècle, les nations n'ont pas encore d'histoire continue, complète, elles ne disposent que d'une narration parcellaire dont l'essentiel est encore à écrire. A la fin du siècle, les nations se trouvent en possession d'un récit continu—achevé si la nation a accédé à son indépendance, annonciateur d'un avenir radieux si le combat pour la liberté est encore à mener. Deux genres littéraires ont alors contribué à combler les pointillés de l'Histoire : le roman historique—qui, né au moment de la chute de Napoléon avec Walter Scott, fait de l'histoire la dynamique principale du récit et des personnages les reflets de l'époque évoquée—et le roman national—qui, lui, transforme l'histoire en instrument de propagande, en outil indispensable à la formation identitaire. Ce dernier réinvente l'histoire dans un but bien particulier : répondant aux attentes d'une deuxième étape de la construction identitaire, après la détermination des ancêtres et de leurs hauts faits, la mise en valeur du lien entre l'originel et le présent, soit l'écriture d'un *Bildungsroman* dont la nation serait le personnage principal (Thiesse 16).

A. *L'invention du passé récent: "Inventer au fond c'est se souvenir" (Nerval 451)*

Aussi Barrès réécrit-il le passé récent, l'histoire des années 1870-1871, sous couvert de réalisme, pour qu'elle s'accorde à son idéologie. L'analyse de Barrès non objective laisse transpirer son antidreyfusisme qui devient la clé de sa révision de l'histoire. Il souligne la causalité des événements, leurs enchaînements, leurs conséquences, invisibles aux yeux des acteurs de l'époque. Le passé devient "le reflet historique des problèmes d'aujourd'hui [...], une préhistoire abstraite des problèmes qui préoccupent le présent" (Lukacs 10). Aussi l'affaire Dreyfus, en 1894, remettant en cause les grands principes moraux et politiques, assenant à la France le coup fatal, est perçue comme "le signal tragique d'un état général" (Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme* 73), comme la conséquence inévitable, de l'absence de consensus national.

En 1885, à l'heure où se déroulent *Les Déracinés*, il conçoit encore l'Europe comme un ensemble harmonieux s'appuyant sur trois nations—la France, l'Allemagne, l'Angleterre: "Si l'un de ces flambeaux disparaissait, l'humanité chancelerait" (Barrès, "Un mauvais Français," *Les Tâches d'Encre*). Sa fermeture d'esprit s'explique par l'existence de deux nationalismes: un "nationalisme ouvert" où la nation, généreuse et hospitalière, solidaire des autres nations en formation, est pénétrée d'une mission civilisatrice et un "nationalisme clos," exclusif, définissant la nation par l'élimination des intrus, qui surgit périodiquement en temps de grandes crises (Winock 37). Aussi est-il évident que "l'expérience de 1870, celle du jeune garçon traumatisé par la défaite, [est] une élaboration tardive, une expérience *revécue*, [...] un souvenir ultérieurement dramatisé et érigé en système" (Sternhell 31-32). Barrès se réinvente une histoire personnelle qui épouse les affres de l'histoire nationale pour rendre crédible son engagement et souligner la solidarité du Moi et de la nation. Ainsi, dans ses *Cahiers*, il se présente comme un témoin des exactions allemandes alors qu'en réalité il se trouvait chez un cousin à Nancy loin des scènes d'horreur décrites: "Quand on a vu ces scènes d'assassinat et ces incendies de maisons, tous les

divers pacifismes peuvent contribuer à tuer l'union, on est fixé sur la sale race" (cité dans Roussel VI). Barrès se réinvente une histoire personnelle pour accroître le crédit de ses dires quand il se pose en fervent défenseur outragé de la patrie perdue. Les événements rapportés dans *Le Roman de l'énergie nationale* ne sont pas simplement retranscrits, ils sont interprétés, mis en scène, gorgés de l'esprit de revanche de Barrès, qui sélectionne ses mots empreints de tragique et de souffrance pour soulever les cœurs et la haine contre l'ennemi: "la question de l'Alsace-Lorraine [...est comme] un fait, une plaie" (*Scènes et doctrines du nationalisme* 256). La temporalité reflète les idéaux et met en lumière deux univers : la triste réalité parisienne et la riante Lorraine.

B. L'invention du futur : l'éternel présent ou la répétition mécanique du passé

Le temps nationaliste, qui attend étrangement un Age d'Or qui s'est déjà produit dans un Ici ou un Ailleurs temporel, met l'accent sur les liens entre passé et présent, sur les "petites patries," conservatoires de l'antan héroïque qui se répétera dans un avenir plus ou moins proche. Le passé n'est interprété que dans l'attente du futur. Barrès fonde ainsi son nationalisme sur la formule de Michelet énonçant que "de la déduction du passé français découlera pour l'avenir, la mission de la France" (cité dans Roussel XII). Mais si le passé tient une place prépondérante dans l'idéologie, le futur n'est que peu cité, comme si tacitement le lecteur devait comprendre que le passé évoqué est une vision du futur. La Lorraine de Barrès répond au "chronotope idyllique" traduisant un attachement organique à un lieu au temps cyclique, où vécurent les ancêtres et où vivront les descendants en communion avec la nature (Bakhtine 367). Le temps n'y a plus de prise, les jours se suivent mécaniquement, le présent y est éternel.

Toutefois cette temporalité plate coexiste avec une autre temporalité linéaire ponctuée d'événements, de soubresauts, celle des "déracinés," des individus qui ont perdu leur culture

originelle. Perdre sa culture est un signe de dégénérescence, d'affaiblissement qui obstrue les chances d'avenir. Barrès prône donc pour s'assurer un futur un retour à la terre natale, au berceau de la culture, présentée comme un paradis terrestre baigné d'éternité. La conception du temps de Barrès s'illustre à travers les propos de Saint-Phlin, l'un de ses doubles romanesques, qui vantent les mérites de la Lorraine, "petite patrie" inchangée depuis des siècles, fruit de traditions ancestrales. A son arrivée en Lorraine, Sturel, autre double romanesque de Barrès, constate lui-même, le décalage entre la modernité parisienne, fugitive et le temps lorrain, éternel, enraciné dans son passé et dans sa culture authentique: "Ces profondes campagnes du Barrois interposaient un siècle au moins entre Sturel et Paris !" (*L'Appel au soldat* 889). La Lorraine vit au rythme des "habitudes accumulées" (Barrès, *L'Appel au soldat* 891), expression qui traduit bien l'éternel présent dans lequel est enlisée la Lorraine: "Ce qu'il y a de puissant ici, disait Sturel, c'est que l'on sent les siècles, la continuité de volonté qu'il a fallu pour créer ce paysage" (Barrès, *L'Appel au soldat* 890). Il existe ainsi une double temporalité : l'une obéissant aux lois continues de la tradition et de la permanence, l'autre suivant les lois de l'histoire, de la succession d'événements, de la rupture. L'optimisme qui devrait alors innover l'œuvre, désireuse d'améliorer la condition de la patrie, est tout relatif dans la mesure où le Bonheur n'est réservé qu'aux seuls élus et où l'histoire suit un schéma préétabli.

C. *Le futur, réinvention tragique du passé*

La fatalité revêt divers aspects à travers la littérature du dix-neuvième siècle, elle n'apparaît pas seulement dans une vision chrétienne souvent manichéenne du monde, elle prend aussi parfois une dimension plus matérielle et rationnelle, qui resurgira dans le fatalisme barrésien. Aussi Stendhal et Balzac présument-ils l'existence d'une sorte de déterminisme de la société où la fatalité n'est pas œuvre divine mais œuvre sociale. Politisant et modernisant la fatalité, Barrès vise à démontrer un

déterminisme biologique et social affirmant que seules les populations issues d'un milieu aisé et/ou enracinées dans la culture séculaire—soit la conception du Français modèle selon Barrès—peuvent réussir. Selon Barrès, l'homme n'agit pas librement, ses actes sont déterminés par des facteurs extérieurs à sa volonté tels que sa condition sociale et ses aptitudes physiques. Pour mettre en scène le principe de prédestination, il développe une métaphore filée végétale, notamment présente dans le terme barrésien *déraciné*:

Créer un Etat catholique autour de Trèves et comme une *haie* austrasienne contre le vent de Prusse si dangereux à nos *plantes* françaises ..., et puis soutenant de provincialisme notre patriotisme, *cultiver* sur notre sol lorrain les *espèces locales*, parce qu'elles résistent mieux à l'invasion des *graines* d'outre-Rhin. (*L'Appel au Soldat* 961)

Barrès, concevant la nation et l'individu comme la continuité de ce qui a été, de ce qui est et de ce qui sera, exclut le principe de libre arbitre et refuse à l'homme, simple chaînon d'une longue lignée, le statut de sujet de l'Histoire. Selon Barrès, déterministe, "(T)he universe is all of a piece, which means that the future can be one and only one" (Morson 83). C'est pourquoi, il recourt au procédé défini par Gary S. Morson, le "backshadowing," présentant le passé comme porteur de signes présageant ce qui arrivera dans le futur ou dans le présent et se caractérisant par la formule "il aurait dû savoir." Aussi aurait-on dû savoir, dans l'optique élitiste de Barrès, que Mouchefrin, boursier, deviendrait un criminel. Dans l'œuvre barrésienne, les déracinés, ceux qui ont voulu échapper à leur destinée, se retrouvent toujours rattraper par le *fatum* comme dans les tragédies antiques. Ainsi, Mouchefrin, malgré ses efforts, l'acquisition d'une bourse d'études et le départ pour Paris, ne peut éviter l'accomplissement de son misérable sort. Un homme pour atteindre à son plein épanouissement doit reproduire sans

chercher à l'améliorer ou à le modifier ce que ses pères ont fait avant lui. Le déterminisme barrésien est directement issu de la théorie de la terre et des morts faisant de l'homme le fruit de la terre et la continuité de ses ancêtres. Cette théorie, centre névralgique de l'œuvre de Barrès, va aussi innover sa religion de la nation.

III. La religion de la nation

Pour s'arroger une part affective et spirituelle, le nationalisme prend souvent les allures d'une nouvelle religion, d'une union sacrée entre les hommes de la nation. La mystique est au cœur de toutes les idéologies politiques totalitaires ou totalisantes, qui veulent occuper toutes les sphères de la société et combattre tout ce qui est extérieur à elles-mêmes. Ainsi, selon Carlton Hayes (15-18), le communisme, ne tolérant aucune autre religion rivale en particulier le christianisme, promet le paradis terrestre, possède ses propres saints, ses martyrs, ses doctes et ses hérétiques; sa propagande marie constamment langage religieux et politique. Le nationalisme utilise le même stratagème, il essaie de réunir les masses populaires au passé et au futur de leur nation. L'usage du langage religieux en politique n'est pas nouveau, l'absolutisme de droit divin en est un parfait exemple, la religion est là pour donner un aspect sacré au pouvoir temporel et donner du crédit à l'autorité. Il est plus étrange de voir que la période des Lumières, qui combat l'obscurantisme et développe le scepticisme vis-à-vis du christianisme, regorge de ce vocable sacré pour évoquer l'Etat national. En 1848, apparaît aussi toute une littérature mettant en scène le Jésus révolutionnaire, le sans-culotte de Nazareth mais l'essor du Christ républicain, de l'Evangile social est de courte durée (Bowman 90).

Le lien étroit entre nationalisme et christianisme s'explique peut-être par le fait que le nationalisme a d'abord émergé parmi des peuples traditionnellement chrétiens, et en tant que nouvelle religion, le nationalisme a naturellement emprunté et adapté à son idéologie les coutumes et usages de la Chrétienté:

il a ses processions (défilé du 14 juillet par exemple), ses pèlerinages (sur la terre de Jeanne d'Arc), ses jours saints (fêtes nationales) et ses temples (les monuments nationaux). A l'origine des nations se trouve bien souvent une légende, une parabole racontant comment la nation a été élue et chargée d'une mission : la France par exemple aurait été créée parce qu'une colombe venue du Paradis a oint un fondateur (Clovis) d'une huile sacrée, ou a été sauvée parce qu'une de ses martyres (Jeanne d'Arc) a entendu des voix divines (Boyd 314). Le caractère religieux de la nation n'est donc pas une croyance nouvelle, il appartient à ses anciens mythes tacitement admis qui contribuent à la cohésion nationale. Adaptant ces vieux mythes aux nouvelles réalités, les auteurs nationalistes créent une nouvelle religion, syncrétique, plaçant l'homme et la nation, organisme vivant au centre de son culte.

A. La conception de la religion: la Prairie, la Chapelle et le catholicisme

Suis-je croyant ? Suis-je athée ? Voilà de bien grands problèmes que j'ai mal médités, que je n'ai pas jugés, tranchés, mais j'ai un mouvement de vénération et si j'avais une crise religieuse, ce qu'on appelle un mouvement de la Grâce, je voudrais qu'il fût catholique. (Barrès, *Cahiers* (1906) 44)

Maurice Barrès aime la religion catholique, mais les flottements et les questionnements démontrent un esprit contrarié, meurtri par la volonté de faire sienne une religion qui lui reste toujours un peu étrangère. Barrès, malgré son éducation religieuse, reste syncrétique, éloigné de la doctrine chrétienne, dont il ne retient que le lien avec la terre et le rôle civilisateur.

Si le terme "catholicisme" est récurrent dans la prose de Barrès, il est considéré comme un élément constitutif de la culture française, de la cohésion nationale, avant que d'être envisagé comme un *credo*. Le nationalisme français cherche en

effet alors son fondement dans le catholicisme alors que la communauté germanique se construit sur la notion de sang et de race (Birnbaum 289). Barrès dira même à ce sujet dans le *Bulletin officiel de la Ligue de la patrie française* du 1^{er} janvier 1907 :

Je considère que la nationalité française est liée étroitement au catholicisme, qu'elle s'est formée et développée dans une atmosphère catholique et qu'en essayant de détruire, d'arracher de la nation ce catholicisme, si étroitement lié à toutes nos manières de sentir, vous ne pouvez pas prévoir tout ce que vous arracherez.

Catholicisme et nation française sont deux termes intrinsèquement liés chez Barrès. Il existe ainsi une distinction entre ce qui relève de la culture, le catholicisme et ce qui appartient au domaine de la foi, un syncrétisme alliant la Prairie et la Chapelle. Son dilemme s'exprime pleinement dans le dialogue de la Prairie et de la Chapelle dans *La Colline inspirée* :

Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration. La chapelle répond: "(J)e suis la règle, l'autorité, le lien; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes."
(735)

Vivant dans le présent, mais profondément ancré dans la culture des "morts," Barrès formule une religion alliant ces deux faces, le nationalisme. Plus tard, Barrès, las de la politique et du nationalisme, écrira dans ses *Cahiers* qu'il "[sent] depuis quelque temps [qu'il] glisse du nationalisme vers le catholicisme. Le nationalisme manque d'infini" (cité dans Roussel LXXXIV). Cette citation plaçant sur un même plan l'idéologie et la foi prouve que le nationalisme est bien pressenti comme une nouvelle religion.

B. La sacralisation des héros

Barrès va instaurer un code moral, composer une vie des saints, des grands hommes fédérateurs comme Napoléon, Jeanne d'Arc et Victor Hugo et diaboliser l'ennemi pour illustrer les rudiments de sa nouvelle religion. Aussi le chapitre "Au tombeau de Napoléon" (*Les Déracinés* 605-616), véritable récit hagiographique, transfigure-t-il les sept Lorrains en "jeunes pèlerins" (606) devant des reliques. Barrès participe au mythe alors en vogue de Napoléon, "qui électrise les âmes" (608) en s'inspirant des *Mémoires d'outre-tombe* (III, 24) de Chateaubriand qui s'insurge contre le mythe déjà installé, contre le "despotisme de sa mémoire," avant de finir par céder à une fascination secrète. Barrès laissant percer son admiration, transforme le temps historique en un temps mythique. Napoléon est d'abord un héros, au sens amoindri du terme, un homme qui accomplit des exploits et remporte des victoires sur le champ de Bataille; mais il est aussi un héros au sens antique du terme, un demi-dieu; affublé du même attribut homérique qu'Achille, il devient "l'homme d'airain" (606). Le substantif "héros" et ses dérivés lexicaux et sémantiques abondent: "rumeur héroïque", "clairon épique", "césar-cadavre" [etc.] (606-607). *L'Odyssée* apparaît de manière plus explicite plus loin:

Quand le héros de *l'Odyssée* selon les rites de la vieille nécromancie a versé le sang chaud des brebis, les âmes des trépassés montent en essaim de l'abîme [...]. Par la seule vertu de la fièvre que Napoléon met dans leurs veines, Sturel, Roemerspacher, Suret-Lefort, peuplent de fantômes les fastueux espaces des Invalides. (609)

Puis la mythographie se transforme en étude littéraire répertoriant les occurrences poétiques et romanesques de Napoléon en Europe en prenant soin d'occulter l'image négative donnée par certains auteurs comme Madame de Staël dans *De l'Allemagne* ou Chateaubriand dans *De Buonaparte et des Bourbons*. Napoléon s'affiche finalement en "PROFESSEUR

D'ENERGIE" (typographie de l'auteur) dont l'expression est répercutée par les expressions "leçon exaltante," "carrefour d'énergies" et le verbe "électriser." Il est un catalyseur apte à rassembler la France aujourd'hui déchue comme l'indique l'opposition constante entre "disperse" / "concentrée" et "condensée" (607) ou entre "singulier / universel" et "unité / multiplicité" (607). A travers ce portrait biaisé, Barrès dégage les "traits éternels de la France," l'esprit de conquête et la persévérance. Les jeux de symétrie entre les portraits de Napoléon, de Victor Hugo et de Jeanne d'Arc suggèrent combien Barrès aspire à occuper toutes les sphères de la société—le politique, le militaire, le littéraire et le sacré—et à renouveler le mythe romantique du poète tout-puissant.

Jeanne d'Arc connaît en effet la même déification et conforte cette trinité nationale. Dans *Le Mystère en pleine lumière*, Barrès ne peut contenir son admiration qui inonde le texte et transforme la "petite fille" en "fameuse héroïne" (869), en "héroïque Jeanne" (869). Cette courte biographie excessivement élogieuse où le lexique religieux abonde décrit également la visite de la terre natale de Jeanne, de ce "lieu saint" (*Le Mystère en Pleine Lumière* 870), comme un pèlerinage nourri de "la piété des admirateurs de Jeanne" (868). Figure littéraire déjà consacrée par "les Montaigne, les Michelet, l'Allemand Goerres, hier Anatole France" (*Le Mystère en Pleine Lumière* 867), Jeanne d'Arc est avant tout pour Barrès un mythe littéraire avant d'être un mythe national se nourrissant de diverses influences. Polymorphe, la Jeanne d'Arc de Barrès est une héroïne dans toutes les acceptions du terme, un être hors norme sous influence divine, une égérie de la mystique nationaliste, une sainte et une fée, emblème de l'hésitation continuelle de Barrès entre la Prairie et de la Chapelle.

C. La diabolisation de l'ennemi

Si la patrie est déifiée et les héros sanctifiés, les ennemis sont eux diabolisés, jugés responsables de tous les maux, ils sont des boucs émissaires. Étrangement, ces incarnations du Mal ne

sont pas les Allemands mais les “autres” : les Juifs, les Francs-maçons, les Protestants, les apatrides, qui, dans la verve haineuse de Barrès, sont les maîtres d’un immense complot visant à dominer la société, un concept mystique qui représente tout ce dont on a inconsciemment peur, dont on voudrait se défendre (Birnbau 105). C’est la théorie du syndicat. Barrès explique ainsi les événements historiques par une manipulation de la France par des forces occultes. L’antisémitisme corrosif de Barrès se révèle lors de l’Affaire Dreyfus, qui pour le bien de la nation, aurait dû voir, selon lui, l’individu Dreyfus condamné, effacé devant les intérêts supérieurs du pays. Toute la rancœur de Barrès à l’égard des Juifs surgit lors de la contemplation d’une famille, dans *Les Déracinés*:

Et, de voir les quatre Juifs recevant ces amabilités, parlant eux-mêmes de leur fils et petit-fils avec amour, c’était un spectacle beau et touchant, oui, un spectacle d’une animalité émouvante [...]. On sentait que ces gens-là eussent été magnifiques dans leur ghetto de Francfort, prolifiques et préparant des humiliés et des vainqueurs du monde; [...] ils étaient laids tout de même, avec leur mimique étrangère (660).

La même haine sourd dans tous ses discours, qui multiplient les stéréotypes nationaux faisant des Juifs les émissaires et les détenteurs de toutes les banques européennes. La présence du Juif, sa mainmise sur les activités économiques du pays, sont alors, selon lui, les grandes causes de la misère ouvrière, des difficultés économiques. Aussi, dans *L’Appel au soldat*, Barrès renforce-t-il le sentiment national en incitant les Français à la répulsion antisémite:

Ce M. Mayer aurait pu combattre de bonne foi le mouvement national: tout étranger installé sur notre territoire, alors même qu’il croit nous chérir, hait naturellement la France éternelle, notre tradition qu’il ne

possède pas, qu'il ne peut comprendre et qui constitue précisément la nationalité (846).

L'adverbe "naturellement" sous-entend aussi le caractère physiologique de cette haine et l'idée chère à Barrès selon laquelle un étranger ne peut être naturalisé, on naît Français, on ne le devient pas. Selon lui, "nous ne tenons pas nos idées et nos raisonnements de la nationalité que nous adoptons," car "le sang s'obstine à suivre l'ordre de la nature contre les serments, contre les lois" (Barrès, "L'enterrement de dimanche," *La Patrie*, 3 et 4 octobre 1902). Rattachant son antisémitisme à son culte de la terre et des morts, il fustige Dreyfus qui "n'est qu'un déraciné qui se sent mal à l'aise dans notre vieux jardin français" (cite dans Roussel LVI). Mais ses diatribes attaquent aussi Emile Zola, l'apatride qui, en raison de son origine étrangère ne devrait pas avoir le droit de citer :

Monsieur Emile Zola est intervenu avec un immense éclat en faveur de Dreyfus et contre l'armée. Qu'est-ce que Monsieur Emile Zola? Je le regarde à ses racines : cet homme n'est pas Français. [...] Je reconnais que son dreyfusisme est le produit de sa sincérité. Mais je dis à cette sincérité : il y a une frontière entre vous et moi. Quelle frontière? Les Alpes (cité dans Roussel LV).

Le nationalisme barrésien excluant l'autre, toute personne différente du Moi, se transforme en phénomène égotiste exécrationnel.

Ces discours de propagande haineux et vindicatifs se cristallisent en temps de guerre et sont destinés à exacerber les sentiments patriotiques des combattants. L'œuvre, *Le Feu* d'Henri Barbusse, témoignage poignant du cauchemar des Poilus, démantèle les rouages de cette rhétorique et montre que les soldats ont clairement conscience du décalage existant entre le nationalisme des lettrés encensant la guerre et leur réalité sordide les transformant en bêtes féroces rampant dans la fange

et le sang, luttant pour leur seule survie. Lucides, ils perçoivent la vanité et l'absurdité de la guerre: "deux armées qui se battent, c'est comme une grande armée qui se suicide" (Barbusse 362). L'ennemi tant diabolisé est un simple double, un autre Moi, un élément insipide pris dans un conflit indicible. L'adversaire change alors de traits, il n'a même plus de visage, il est une entité, l'esprit de la guerre: "Aujourd'hui le militarisme s'appelle Allemagne. Oui, mais demain, comment qu'i s'appellera?" (Barbusse 362). Cri de révolte pacifiste contre l'oubli, *Le Feu* qui présente le nationalisme comme un phénomène national, transnational et international qui germe en temps de crise dans chaque nation, rivale de sa voisine, espère voir la paix enfin universelle et éternelle.

Bibliographie

- Bakhtine, M. *Esthétique et théories du roman*. Paris: Gallimard (Tel), 1978.
- Barbusse, Henri. *Le Feu*. Paris: Flammarion, 1965
- Barrès, Maurice. *Les déracinés*. dans *Romans et Voyages*, tome 1. Paris: Laffont (Bouquins), 1994. 491-751.
- . *L'appel au soldat*. dans *Romans et Voyages*, tome 1. Paris: Laffont (Bouquins), 1994. 753- 1043
- . *La colline inspirée*. dans *Romans et Voyages*, tome 2. Paris: Laffont (Bouquins), 1994. 563-735.
- . *Le mystère en pleine lumière*. dans *Romans et Voyages*, tome 2. Paris: Laffont (Bouquins), 1994. 803-902.
- . *Mes cahiers: mai 1906- juin 1908*. dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome XV. Paris: Club de l'Honnête homme, 1969.
- . *Scènes et doctrines du nationalisme*. dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome V. Paris: Club de l'Honnête homme, 1967.
- . *Sous l'œil des barbares*. dans *Romans et Voyages*, tome 1. Paris: Laffont (Bouquins), 1994. 27-86.
- . "Un Mauvais Français : M. V. Tissot." *Les Taches d'Encre* 5 novembre 1884.
- . "25 ans de vie littéraire." *Le Matin* 1 mars 1908.
- Birnbaun, Pierre. "*La France aux français*": *Histoire des haines nationalistes*. Paris: Seuil, 1993.
- Bouillier, Henry. "Barrès, à l'ombre de la mort." *Barrès, une tradition dans la modernité*. Eds. André Guyaux et Robert Kopp. Paris: Champion, 1991.
- Bowman, Frank Paul. *Le Christ romantique*. Genève: Droz, 1973.
- Boyd, C. Shafer. *Faces of nationalism: New Realities and Old Myths*. New York: Harcourt Brace Jovanovich, 1972.

- Fichte, J. G. *Discours à la nation allemande*. Trad. S. Jankélévitch. Paris: Aubier Montaigne, 1981.
- Hayes, Carlton J. H. *Nationalism: A Religion*. New York: Macmillan, 1960.
- Lukacs, Georg. *Le Roman historique*. Trad. Robert Sailleu. Paris: Payot, 1973.
- Maupassant, Guy de. "Préface." *Pierre et Jean*. Paris: Livre de Poche, 1993.
- Morson, Gary Saul. *Narrative and Freedom: The Shadows of Time*. New Haven: Yale UP, 1994.
- Nerval, Gérard de. *Œuvres complètes*. Tome 3. Paris: Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1993.
- Renan, Ernest. *Qu'est qu'une nation ?* Londres: Presse Pocket, 1992.
- Roussel, Eric. "Préface." Maurice Barrès. *Romans et Voyages*, tome 1. Paris: Laffont (Bouquins), 1994. I-XCVII.
- Sternhell, Zeev. *Maurice Barrès et le nationalisme français*. Bruxelles: Complexe, 1985.
- Thiesse, Anne-Marie. *La Création des identités nationales: Europe XVIII^e –XX^e siècle*. Paris: Seuil, 2001.
- Winock, Michel. *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*. Paris: Seuil, 1982.

L'exception française
Negotiating Identity in the
French National Imagery

Paroles Gelées
UCLA French Studies

Volume 23
Spring 2007

Selected Proceedings from
the Eleventh Annual UCLA Department of
French and Francophone Studies
Graduate Student Conference

November 2 and 3, 2006

Paroles Gelées

UCLA French Studies

*Ce serait le moment de philosopher et de
rechercher si, par hasard, se trouvait ici
l'endroit où de telles paroles dégèlent.*

Rabelais, *Le Quart Livre*

**Volume 23
Spring 2007**

Editor-in-Chief: Elizabeth Vitanza

Assistant Editor: Bob Hudson

Sponsors: The UCLA Department of French and Francophone Studies, Eugen Weber Chair of Modern European History, UCLA History Department, the UCLA Fowler Museum of Cultural History, the UCLA Center for Medieval and Renaissance Studies the UCLA Center for European and Eurasian Studies, the UCLA Campus Programs Committee of the Program Activities Board, the UCLA Department of Public Policy, the UCLA Graduate Student Association

Paroles Gelées was established in 1983 by its founding editor, Kathryn Bailey. The journal is managed and edited by the French Graduate Students' Association and is published annually under the auspices of the Department of French and Francophone Studies at the University of California, Los Angeles.

Paroles Gelées

Department of French & Francophone Studies
212 Royce Hall, Box 951550
Los Angeles, CA 90095-1550
frenconf@ucla.edu
<http://www.french.ucla.edu/gradconf>

Copyright © *Paroles Gelées* 2006-2007 by the Regents of the University of California. ISSN.

CONTENTS

Acknowledgements	1
Introduction	
L'Exception française: Exploring the notion of Nation Elizabeth Vitanza and Bob Hudson, Editors	3
Selected Presentations	
Le nationalisme de Barrès : Moi, la terre et les morts Maud Hilaire Schenker	5
Contested Nationalism: Naturalism & Agrarian Tropes in French Films of the Occupation Nicole Casi	27
In Defense of <i>Civilisation</i> : Modernism, Anti-Americanism and the Struggle for Cultural Identity in French Art (1953-1968) Rhiannon Vogl	51
Je ne suis pas de la famille": Queerness as Exception in Gide's <i>L'immoraliste</i> and Genet's <i>Journal du Voleur</i> Olivia Gunn	71
Laïcité in the French public school system: an <i>exception française</i> ? Mireille le Breton	93
L'Antiaméricanisme intellectuel français : l'exception culturelle par excellence? (Revisited) Maria Manuela Coelho Glaziou Tavares	113
